This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

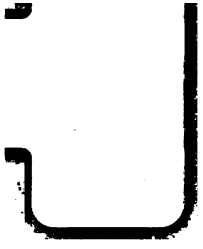
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



(

NOTICE

HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

M. ANQUETIL DUPERRON,

Ancien Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France.

PAR M. DACIER,

Secrétaire perpétuel de la Classe.

Lue à la séance publique du vendredi 1.er Juillet 1808.

TOR LIBRARY
NEW-YORK

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE L.-P. DUBRAY,

IMPRIMEUR DU MUSÉE NAPOLÉON.

1808

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. ANQUETIL DUPERRON

ABRAHAM-HYACINTHE-ANQUETIL DUPERRON naquit à Paris le 7 Décembre 1731. Son père, chargé d'une nombreuse famille, à laquelle il ne pouvait laisser un riche héritage, voulut du moins assurer à ses enfans l'avantage inapréciable d'une éducation simple et solide, qui les mît en état de suppléer au défaut de la fortune, par leur travail et par leurs talens. Ses soins paternels ont eu tout le succès qu'il pouvait désirer. Deux de ses fils se sont fait un nom dans les lettres, et leur mort laisse de longs regrets à cette classe dont ils étaient membres, et qu'ils éclairaient de leurs lumières : les autres ont mérité et conservé, comme eux, l'estime publique dans la carrière que chacun d'eux a parcourue.

M. Anquetil Duperron, après avoir achevé avec distinction, dans l'Université de Paris, son cours d'études, pendant lequel il avait encore trouvé le temps d'acquérir une connaissance assez étendue de la langue hébraïque, fut appelé à Auxerre, par M. de Caylus qui en était évêque, et qui se flattant peut-être de diriger de si heureuses dispositions, et de les rendre utiles à la religion et à l'église, le plaça d'abord dans le séminaire de son diocèse, et ensuite dans celui d'Amersfoort près d'Utrecht, où tout en suivant ses études théologiques, il trouva tous les secours nécessaires pour se fortifier dans l'hébreu, apprendre les nombreux dialectes de cette langue, et étudier l'arabe et même le persan, qui devait être, sans qu'il le prévît alors, la seule langue dont il pût faire usage pendant les années les plus mémorables de sa vie.

La plûpart des jeunes gens qui étudiaient avec lui les langues orientales, se croyaient assez habiles, lorsqu'ils se supposaient en état d'être interprètes dans quelque consulat des échelles du Levant, ou dans les comptoirs de l'Inde; et les maîtres n'étendaient guères leurs leçons au-delà de ces besoins. Ces limites étaient trop étroites pour l'ardeur infatigable de savoir dont était animé

M. Anquetil Duperron. Les missions lui auraient présenté une carrière beaucoup plus vaste : combien de langues il aurait été obligé d'apprendre ? mais il ne voulait étudier les langues, que pour arriver à la connaissance des choses : sous ce rapport, les idiomes barbares ne pouvaient exciter sa curiosité; et quoiqu'il fût très-religieux, il ne se sentait aucune inclination pour l'apostolat, et moins encore pour le martire.

Il ne songea bientôt plus qu'à quitter un lieu où il ne pouvait suivre le plan d'études qu'il s'était formé, et où il n'avait plus rien à apprendre. Les promesses, les offres les plus avantageuses ne purent le retenir : il revint à Paris, dans l'intention de consacrer tous ses momens, au milieu des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, à l'étude des langues et de la littérature orientales, vers laquelle il était entraîné par un goût dominant et presque exclusif.

Sa laborieuse assiduité, son application forte et soutenue, la chaleur avec laquelle il parlait de l'objet de ses études, ne tardèrent pas à inspirer le plus vif intérêt à l'abbé Sallier, à qui la garde des manuscrits était confiée, et qui était un des membres les plus distingués de l'académie des Belles-Lettres. Ce savant s'empressa de le faire

connaître de MM. de Caylus, de Malesherbes, de Foncemagne, Barthélemy et quelques autres de ses confrères qui aimaient les lettres pour elles-mêmes, et dont la plus douce jouissance, après celle qu'elles leur procuraient, était d'en perpétuer le culte, et d'employer leur crédit et souvent même une partie de leur fortune à faire éclore autour de l'académie des sujets capables d'entretenir et d'étendre l'illustration que ses travaux lui avaient méritée.

Leur premier soin, sachant que M. Anquetil avait peu de fortune, fut de lui faire obtenir, sur les fonds de la bibliothèque, en qualité d'élève en langues orientales, un traitement modique à la vérité, mais suffisant pour les besoins extrêmement bornés d'un homme dont l'étude était la seule passion. Cette faveur combla tous ses vœux, et paraissait ne devoir lui en laisser plus d'autres à former. Il était sans doute heureux, puisqu'il croyait l'être; mais son bonheur eut encore moins de durée qu'il n'avait de fondement: quelques feuillets calqués sur un manuscrit Zend du Vendidad-sadé, conservé à la bibliothèque d'Oxford, que le hasard lui fit tomber sous la main, le détruisirent tout à coup, et lui auraient même inspiré une sorte d'éloignement pour les études,

qui avaient fait jusqu'alors le charme de sa vie, s'il ne les avait pas jugées indispensablement nécessaires pour arriver au but qu'il brûlait d'atteindre.

Une foule de nouvelles idées agitent son esprit; son imagination s'exalte; il ne rêve que des entreprises littéraires dont la difficulté et l'importance immortaliseront son nom : il ne se propose rien moins que de parcourir l'Inde, pour tâcher de découvrir les anciens livres sacrés des Perses, attribués à Zoroastre, dont quelques écrivains ne craignent pas de faire remonter l'origine à des tems antérieurs à tous les monumens qui nous restent; et, ce qui ne présentait guères moins de difficultés, d'apprendre les langues dans lesquelles ces livres sont écrits, afin de pouvoir les traduire et les faire connaître à l'Europe; en un mot, de débrouiller les antiques archives du genre humain, et d'étudier l'histoire primitive des hommes dans son berceau.

Pour exécuter cette grande et laborieuse entreprise, M. Anquetil n'a que ses vœux et son courage. Il espère réussir à pénétrer dans les retraites mystérieuses des disciples de Zoroastre; à les intéresser, à gagner leur confiance, et à se rendre digne à leurs yeux qu'ils l'initient à leur doctrine.

Mais il faut arriver dans l'Inde, y vivre, y voyager; et son modique patrimoine suffirait à peine aux frais de la traversée et d'un séjour de quelques mois. Il communique à la fois son projet, son embarras et son enthousiasme à ses protecteurs ou plutôt à ses amis, et particulièrement à l'abbé Barthélemy, qui lui obtint du ministre la promesse d'un passage aux frais du gouvernement.

On préparait alors dans le port de l'Orient, une expédition pour l'Inde. M. Anquetil se flattait d'en faire partie; mais le gouvernement ne songeait qu'à y envoyer des soldats pour défendre ses établissemens des entreprises de l'Angleterre, et ne le comprit point sur l'état des passagers. Une ame moins forte aurait pu être rebutée par ce refus : les obstacles, loin d'abattre la sienne en augmentent l'énergie. Si le crédit de ses amis a été insuffisant, si on ne lui a fait qu'une promesse illusoire, sa volonté et son courage sauront y suppléer. « Sûr, dit-il, de la force de mon tempérament, » exercé depuis plusieurs années à une vie austère, » aux veilles, à la sobriété, l'état de soldat de la » compagnie des Indes, me parut le seul que les » circonstances me permissent de prendre. » Il court se présenter à l'officier chargé du recrutement, à l'insçu de ses parens et des personnes qui

s'intéressent à lui, s'enrôle malgré les représentations de cet officier, et part militairement avec ses camarades, le 7 Novembre 1754, le sac sur les épaules, et emportant pour principal bagage une bible hébraïque, un Montagne, un Charron, un étui de mathématiques et la carte de l'Inde de Danville.

L'abbé Barthélemy et les autres amis de M. Anquetil, ne sont pas plutôt informés du parti extrême qu'il a pris, qu'ils volent solliciter de nouveau le ministre, qui, surpris et touché de cet excès d'ardeur et de dévoûment, annulle l'engagement, accorde le passage avec la table du capitaine, et un traitement dont il confie la fixation au gouverneur des établissemens français dans l'Inde. L'abbé Barthélemy toujours prêt à seconder de tous ses moyens les travaux et les entreprises utiles aux lettres, et croyant ne pouvoir entourer de trop de secours le jeune homme plein de courage et de zèle qui va attacher dans l'Inde le premier anneau de la chaîne de communication entre les siècles les plus reculés et le tems présent, s'empresse de joindre aux bons offices qu'il avait déjà rendus à M. Anquetil, l'envoi des livres, des cartes, des instrumens qu'il suppose devoir lui être nécessaires pour assurer le succès de son entreprise. Ce

témoignage d'intérêt et d'amitié, ne parvint malheureusement point au voyageur : il était parti; mais il saura créer lui-même toutes les ressources dont il aura besoin; et il sera souvent réduit à n'en avoir pas d'autres.

Il arriva dans l'Inde, environ neuf mois après son départ (le 10 Août 1755). Débarqué à Pondichéry, ville à la fois militaire et commerçante, théâtre de l'ambition et de la cupidité, il attira un instant sur lui la curiosité et l'attention de cette multitude d'hommes qui n'avaient quitté leur patrie et traversé les mers, que pour chercher la fortune sous un autre ciel. Il serait difficile de peindre leur étonnement quand ils apprirent qu'il venait dans l'Inde, non pour y amasser des richesses, mais uniquement pour découvrir les livres de Zoroastre, dont plusieurs n'avaient peut-être jamais entendu seulement prononcer le nom, et en enrichir l'Europe. La plûpart le jugeant par eux-mêmes, refusèrent de l'en croire : les uns le regardèrent comme un homme envoyé par le gouvernement pour épier leur conduite, et dont il fallait se défier : les autres, moins soupçonneux, comme un homme à chimères, que sa famille avait réussi à éloigner d'elle ; et tous finirent bientôt par le négliger, ou par le fuir.

Cet abandon ne pouvait affliger quelqu'un qui n'avait jamais trop de tems à donner à l'étude : il en profita pour se livrer entièrement à celle du Persan moderne, dont l'usage est général dans l'Inde, et sur-tout à le parler; et il s'y appliqua si assidument, qu'en peu de mois il posséda cette langue assez bien pour n'avoir pas besoin d'interprète dans ses voyages, et même pour en servir aux autres, quoique le maître dont il avait pris les leçons, ne sût pas d'autre langue, et que d'abord ils ne pussent guères communiquer que par signes.

Muni de cette connaissance et persuadé que le tems qu'il passerait désormais à Pondichéry, serait entièrement perdu pour l'objet de ses recherches, il résolut d'en partir le plutôt qu'il serait possible, et de pénétrer dans l'intérieur du pays pour s'y former à la langue Malabare, visiter les Brahmes, et apprendre le samskretan auprès de quelque pagode célèbre. Mais repoussé comme étranger aux intérêts du commerce ainsi qu'aux fonctions militaires ou administratives, ce ne fut qu'avec une extrême difficulté et une longue attente propre à lasser la patience la plus robuste, que le gouverneur qui devait régler son traitement, le fixa enfin à une somme telle, que le dernier employé de la compagnie l'aurait trouvé insuffisant. M. Anquetil

Duperron n'est pas si difficile: il ne connaît pas les besoins factices auxquels sont asservis la plûpart des hommes; il méprise les aisances et les commodités de la vie; il sait vivre et voyager comme le pauvre; il ne s'occupe que de l'objet de ses recherches, et ne compte pour rien les privations et les fatigues auxquelles il doit s'exposer pour l'atteindre. Il espère le rencontrer vers les bouches du Gange; une fièvre ardente dont il avait été attaqué en parcourant les montagnes de Gengy, où il avait fait quelque séjour, et qui l'avait forcé de revenir à Pondichéry, ne peut l'arrêter: il s'embarque et arrive à Schandernagor.

Il ne tarda pas à reconnaître qu'il s'était livré à des espérances trompeuses; et il se serait remis aussitôt en voyage, s'il n'avait pas été retenu par une maladie grave qui fut la suite de la fièvre dont il était tourmenté depuis plusieurs mois.

L'impatience que lui causait ce retard, fut encore accrue par la nouvelle qu'il reçut du chef du comptoir français à Surate, qu'il y trouverait les livres de Zoroastre, principalement le Vendidad-zend et Pehlvi, et que les destours ou prêtres auxquels la garde en est confiée, lui donneraient l'intelligence de ces livres, et lui enseigneraient les anciennes langues dans lesquelles ils sont écrits.

Dès qu'il eut repris une partie de ses forces, il ne pensa plus qu'à se rendre à Surate : mais aux difficultés ordinaires du voyage, vinrent encore se joindre celles qui devaient naître des dissensions entre les Européens. Au moment où il se préparait à quitter Schandernagor, la France et l'Angleterre, toujours rivales, rivales en tous lieux, rivales en commerce comme en puissance et en gloire, vont dévaster de nouveau ces fertiles contrées, où elles ont été accueillies par la trop facile confiance des paisibles habitans, et souffler respectivement entre eux le feu de la discorde afin de les mieux asservir.

Schandernagor est menacé par les Anglais : leurs postes occupent toute la contrée ; M. Anquetil regardant comme son premier devoir de servir sa patrie, et croyant pouvoir lui être utile au moyen du persan moderne qu'il parlait avec facilité, se rend à la petite armée française destinée à la défense du Bengale : il apprend bientôt la prise de Schandernagor ; il craint que les événemens et les chances de la guerre ne lui fassent manquer le but de ses voyages : sentant d'ailleurs que la présence d'un homme qui ne faisait partie, ni de l'armée ni de l'administration, et qui n'approuvait pas, à beaucoup près, tout ce qu'on faisait, déplaisait à plusieurs des chefs ; il quitte la

camp, seul, presque sans argent et avec un léger bagage, et entreprend un voyage de près de quatre cents lieues, pour se rendre par terre à Pondichéry. Son premier bonheur fut d'échapper à la surveillance des Anglais et de leurs alliés; son courage, sa force et sa fermeté feront le reste. Il traverse audacieusement et presque sans moyens de défense, des contrées dévastées par les tigres : la terreur qu'un éléphant furieux répand dans tout un canton, ne peut ni l'arrêter, ni le détourner : il est inaccessible à toutes les craintes ; il brave jusqu'à la perfidie des guides dont il est obligé de se servir. Il tombe dans l'avant-garde d'une caravane de six mille Fakirs allant en pélerinage à la fameuse pagode de Jagrenat, et qui ne vivent que de maraude et de brigandage : il se présente à eux avec tant d'assurance, que non-seulement ils ne le dépouillent point, mais qu'ils lui accordent un sauf conduit pour le mettre à l'abri des vexations qu'il pourrait éprouver de la part de leurs camarades. Son audace et sa bonne contenance le sauvèrent pareillement des mains d'un chef marate dont il avait frappé un officier qui voulait l'arrêter, et le préservèrent d'une multitude d'autres événemens fâcheux auxquels il était sans cesse exposé. Enfin, après cent jours de marche à travers des

pays brûlans qu'aucun Européen n'avait jamais parcourus, au milieu de dangers de toute espèce et toujours renaissans, sans avoir négligé de visiter aucune pagode, aucun lieu, aucun objet digne de curiosité, et de recueillir les renseignemens qu'il croyait pouvoir être utiles, il atteignit Pondichéry où il avait été précédé par la nouvelle de sa mort, et où il eut bientôt oublié ses peines et ses fatigues en embrassant un de ses frères qui venait d'arriver d'Europe, pour être employé dans les bureaux de la Compagnie. Pour surcroît de bonheur, il obtint que son frère fût placé en second au comptoir de Surate, et ils s'embarquent ensemble pour la côte de Malabar.

Le vaisseau ayant relâché à Mahé, M. Anquetil qui désirait connaître le pays comme il connaissait la côte de Coromandel, résolut de le parcourir en divers sens. Il se rendit successivement à Calicut, à Goa, à Aurengabad; il traversa le Canara, pénétra jusqu'au pays des Marates, visita les monumens de tous les genres, et en particulier la fameuse pagode d'Elloura, ainsi que les établissemens des juifs et ceux des chrétiens de St-Thomas, dont il recueillit toutes les traditions; fit une multitude d'observations sur l'état, la religion, les mœurs des différentes nations, et sur la nature du sol et

les productions des différentes contrées ; et environ huit mois après son débarquement à Mahé, il arriva enfin à Surate où il devait trouver les trésors qu'il était venu chercher de si loin. Il y trouva en effet une colonie de Guèbres ou Parses, qui était établie depuis long-tems dans le Guzarate où son culte était toleré. Mais il lui restait encore de grandes difficultés à vaincre ; il fallait triompher des préjugés et des scrupules qui empêchaient les prêtres ou destours de communiquer à d'autres qu'aux sectateurs de leur religion, leurs livres et leur doctrine, dans la crainte d'en profaner la sainteté. Son zèle et sa persévérance surmontèrent tous ces obstacles : il réussit à se faire admettre parmi les disciples des destours ; et par une application forte et soutenue, il acquit en moins de tems qu'il n'aurait pu l'espérer, une connaissance suffisante du Zend et du Pehlvi, pour être en état de commencer la traduction de quelques ouvrages écrits dans ces langues.

Il débuta par celle d'un Vocabulaire Pehlvi ; et ce travail qu'aucun Européen avant lui n'avait même pensé à entreprendre, lui parut un événement si mémorable pour la littérature, qu'il en marque l'époque par les principales ères usitées en Orient et en Occident. Ce fut, suivant la nôtre,

le 24 Mars 1759, quatre ans et demi après son départ de Paris. Le gouverneur de Pondichéry, auquel il s'empressa de faire part de ce commencement de succès, lui en témoigna sa satisfaction en doublant le traitement qu'il lui avait fixé, et qui, malgré cette augmentation, ne s'éleva jamais jusqu'à 3000 livres. C'est cependant avec cette somme modique que, par son économie et sa sobriété, il a trouvé le moyen de voyager dans l'Inde, de payer les leçons des destours, et d'acquérir un grand nombre de manuscrits dont il croyait devoir enrichir la France.

Quelques jours après qu'il se fut essayé à traduire le vocabulaire Pehlvi, il commença, sous les yeux du destour Darab, dont il recevait habituellement les leçons, à traduire le Vendidad d'après les textes Zend et Pehlvi. Cette traduction qu'il acheva en un peu moins de trois mois, épuisa tellement ses forces qu'il en résulta une maladie grave qui le força de s'abstenir pendant plusieurs semaines de toute espèce de travail, et de renoncer presque entièrement à ses études. A peine commençait-il à les reprendre, qu'il en fut arraché de nouveau par un de ces événemens auxquels les hommes sages et studieux se trouvent rarement exposés. Sa santé demandait encore les plus grands ména-

gemens, lorsqu'il fut attaqué avec fureur, au milieu de la rue, en présence de presque tous les Européens qui étaient alors à Surate, par un Français que des rapports indiscrets et peut-être mensongers avaient irrité contre lui. Ils étaient armés l'un et l'autre : M. Anquetil fut obligé de se défendre et eut le bonheur ou le malheur de porter un coup mortel à son adversaire, après avoir reçu lui-même cinq blessures qui mirent sa vie en danger et dont il fut plusieurs mois à se guérir.

Aussitôt qu'il fut rétabli, il reprit, avec le destour Darab, la traduction de différens livres Zends et Pehlvis, et fit de tels progrès dans la connaissance des langues, de l'ancienne histoire, de la religion et des usages des Parses, qu'il pouvait entendre seul, sans avoir besoin du secours de Darab, le petit nombre d'ouvrages qui lui restaient à traduire. Il n'était plus possible au maître d'avoir rien de caché pour un disciple qui avait si bien profité de ses leçons, auquel il avait dévoilé tous les mystères de sa religion, et qu'il regardait presque comme un prosélyte : M. Anquetil fut introduit, au péril de sa vie, s'il avait été reconnu, auprès du feu sacré, dans les lieux les plus secrets du temple, et vit pratiquer les cérémonies et les rites dont les liturgies n'avaient pu lui donner qu'une idée

imparfaite. Sa curiosité étant satisfaite, et ayant rempli le premier objet de son voyage, il se proposait d'étudier avec la même ardeur les langues, les antiquités et les lois sacrées des Indous. Déjà il s'était procuré plusieurs vocabulaires samskrits et divers fragmens des Vèdes, et se disposait à se rendre à Bénarès pour y prendre des leçons des Brahmes de cette contrée, qui passaient pour les plus savans de l'Inde. La prise de Pondichéry vint renverser ses projets, et ne lui permit plus de s'occuper que de son retour en Europe. Il avait été obligé, à la suite de l'affaire malheureuse dont on a parlé, de se mettre sous la protection du pavillon anglais, pour éviter les poursuites que ses compatriotes auraient été contraints d'exercer contre lui. Cette protection lui procura le passage sur un vaisseau anglais, et la faculté d'emporter cent quatre-vingts manuscrits précieux, dans les différentes langues de l'Orient, des monnaies, des médailles et différens objets qu'il s'était procurés pendant son séjour dans l'Inde.

Si, a son arrivée en Angleterre, il fut pendant quelques instans confondu avec les prisonniers de guerre, cette erreur fut réparée aussitôt qu'il eut fait parvenir ses réclamations au gouvernement. Avant de rentrer dans sa patrie, il voulut, par

reconnaissance, visiter à Oxford le manuscrit du Vendidad qui lui avait inspiré l'entreprise qu'il venait d'accomplir. Il y collationna les principaux manuscrits qu'il rapportait, avec ceux des mêmes ouvrages qu'il put trouver dans la riche bibliothèque de l'Université, et revint à Paris, le 14 Mars 1762, après une absence d'environ huit ans, chargé des dépouilles de l'Orient et plus pauvre « néanmoins, dit-il, que lorsque j'en étais parti, » ma légitime ayant suppléé à la modicité de mes » appointemens : mais j'étais riche en monumens » rares et anciens, en connaissances que ma jeu- » nesse (j'avais à peine trente ans) me donnait le » tems de rédiger à loisir ; et c'était toute la fortune » que j'avais été chercher aux Indes. »

Il serait peut-être resté long-tems sans en avoir d'autres, si l'abbé Barthélemy et les autres amis qui avaient protégé sa jeunesse et encouragé ses premiers efforts, ne s'étaient pas plus occupés de ses intérêts qu'il ne s'en occupait lui-même. Ils firent valoir auprès du ministre son dévouement, son courage, ses succès, et lui obtinrent une pension sur un journal, avec le titre et les appointemens d'interprête pour les langues orientales à la bibliothèque du roi, où il avait déposé les livres de Zoroastre et plusieurs autres manus-

crits importans et presque aussi inconnus en Europe.

L'année suivante (1763), ses travaux lui méritèrent une récompense encore plus flatteuse et à laquelle il attacha toujours le plus grand prix; il fut nommé à la place d'associé, vacante à l'Académie des Belles-Lettres, par la mort de M. de Bougainville.

Alors, au sein du repos, au milieu de confrères qui l'estimaient et savaient l'apprécier, à l'abri de toute sollicitude, il ne s'occupa plus qu'à revoir et à terminer ses traductions des livres sacrés des Parses, et à faire jouir le public des richesses qu'il avait rassemblées avec tant de peines. Son ouvrage parut en 1771, sous le titre de *Zend-Avesta*.

Les deux plus anciens morceaux de ce recueil paraissent être le *Vendidad* et l'*Izeschné :* ils renferment des passages tirés, vraisemblablement, des ouvrages de Zoroastre et de quelques autres philosophes d'une antiquité très-reculée; car il est difficile d'admettre que la totalité de ces deux livres ait été écrite par Zoroastre, comme M. Anquetil du Perron en était convaincu et s'efforçait de le persuader aux autres. L'opinion de l'Europe savante s'est unanimement prononcée sur ce point : elle a jugé que le Vendidad, l'Izes-

chaé écrits en Zend, le Boun-Deheach et les autres livres écrits en Pehlvi, et qui paraissent être d'une moindre antiquité, n'ont point été composés tels qu'ils sont par Zoroastre, et ne sont, pour la plupart, que des livres liturgiques, dans lesquels on a, pour ainsi dire, fondu la doctrine du législateur; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient des monumens respectables, et les seuls qui puissent faire connaître les dogmes, la morale, et les usages civils et religieux des anciens Parses. Elle lui a encore rendu la justice de le regarder comme ayant laissé fort loin derrière lui Thomas Hyde qui l'avait précédé dans cette carrière obscure et difficile, et qui s'était fait une grande réputation par son ouvrage sur la religion de ces peuples, sans avoir connu ni le Zend-Avesta, ni les langues dans lesquelles les différentes parties en sont écrites. Mais comme il est toujours fâcheux pour un anteur de voir attaquer le principe qu'il regarde comme la base de l'édifice qu'il a construit, M. Anquetil ne fut que médiocrement flatté des autres suffrages qu'il obtint, et qui, à la vérité, étaient contrebalancés par des critiques d'un assez grand poids. Il trouva des contradicteurs même au sein de l'Académie; et quelques savans étrangers le traitèrent avec encore moins de ménagement.

Un sur-tout, très-recommandable par sa connaissance approfondie de la littérature et de plusieurs langues de l'Orient, par des ouvrages pleins de goût et d'érudition, par la fondation de l'Académie de Calcutta, devenue célèbre dès son berceau, et qui ne s'est pas moins distingué par la manière dont il a rempli les fonctions de grand-juge de Bengale, M. Villiams Jones, l'attaqua avec beaucoup de vivacité et même d'amertume. M. Anquetil sentant peut-être qu'il avait pu provoquer cette critique par quelques plaisanteries indiscrètes qu'il s'était permises sur les docteurs d'Oxford, eut la fierté ou la modération de ne pas répondre, et par la suite, la satisfaction d'être traité avec plus d'égards et de justice par M. Jones, lorsque celui-ci étant sur les lieux, fut à portée de mieux apprécier le mérite des travaux du savant français.

Aux ouvrages traduits du Zend et du Pehlvi, dont est composé le Zend-Avesta, M. Anquetil du Perron joignit une relation de son voyage, qui contient des détails précieux sur l'histoire, les monumens et la géographie de l'Inde, une vie de Zoroastre, une exposition des dogmes, des rites et des usages des Parses, et un grand nombre de notes et d'éclaircissemens aussi utiles que curieux et intéressans.

Toujours occupé de l'authenticité de ses manuscrits, il en fit l'objet de plusieurs des mémoires qu'il lut à l'Académie. Les autres, qu'il lui communiqua en grand nombre, présentent presque tous des recherches profondes sur les anciennes langues et sur différens points de l'histoire et de la littérature orientales. L'Orient était devenu son domaine, et il s'était, pour ainsi dire, identifié avec les peuples qui l'habitent. Ce zèle qu'on pourrait presque appeler patriotique, lui fit entreprendre de les venger d'une assertion de Montesquieu, qui les représente comme entièrement esclaves, et leur refuse toute espèce de propriété territoriale. C'est dans cette intention, que M. Anquetil fit paraître, en 1779, l'ouvrage intitulé : *La Législation Orientale* ou le despotisme considéré dans la Turquie, la Perse et l'Indostan. Il y démontre l'existence de lois positives, obligatoires pour le souverain comme pour le peuple, et sur lesquelles repose la propriété. M. de Montesquieu avait peut-être été trop loin, en avançant que cette propriété n'existait pas légalement sous le despostisme oriental ; mais les faits sont si souvent en opposition avec le droit, les lois sont si habituellement violées, qu'on était excusable de croire en Europe qu'il n'y en avait d'autres que la volonté du despote.

M. Anquetil Duperron était en quelque sorte,

en France, le représentant et l'agent littéraire de l'Inde. C'est à ce titre que M. le Gentil, lieutenant-colonel français, qui était en mission près d'un Nabab, lui adressa une collection d'environ deux cents manuscrits en différentes langues, en le priant d'en faire hommage à la bibliothèque du roi, s'il les jugeait dignes d'y être déposés.

Il avait aussi reçu du père Tieffenthaler, missionnaire avec lequel il était en correspondance, une très-belle carte du Gange, avec des détails géographiques importans sur le cours de ce fleuve, qu'il s'empressa de communiquer à M. Bernouilli, membre distingué de l'Académie de Berlin, et descendant des savans illustres du même nom, qui avait entrepris de donner une description de l'Inde; et il y joignit ses propres observations, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ce grand ouvrage.

Dans les premières années de la révolution, M. Anquetil Duperron, étranger aux manœuvres de l'ambition et de l'intrigue, n'y vit, comme presque tous les français qui aimaient véritablement leur patrie, que la réforme de grands abus, et de nombreuses améliorations sociales; et crut devoir à son pays le tribut de ses veilles et de ses lumières. Oubliant tous les désagrémens dont

l'avait abreuvé le despotisme mercantille dans les Indes, ou plûtôt supérieur à ces petites considérations, il publia, sous le titre de *la Dignité du commerce et de l'Etat de Commerçant*, un ouvrage qui aurait pu être remarqué dans d'autres circonstances, mais qui alors fut à peine aperçu, parce que les grands intérêts politiques attiraient et fixaient exclusivement l'attention de toutes les classes de la société.

Bientôt les troubles qui survinrent ne permettant plus à M. Anquetil de prévoir pour son pays que des malheurs dont il ne pouvait le préserver, il voulut du moins s'épargner la douleur d'en être le témoin. Il s'enferma dans son cabinet, ne parut plus à l'académie à laquelle aucun membre n'avait jamais été plus assidu, et ne conserva presque aucune relation, même avec ses amis. Privé de ses traitemens et de toute espèce de revenu, vendant, par intervalles, quelques-uns de ses livres pour payer le logement qu'occupaient les autres, car il n'en occupait lui-même personnellement aucun; et pour se procurer les alimens les plus grossiers et les plus indispensables; dénué de tout, mais s'étant accoutumé depuis long-tems à commander à tous ses besoins, et ayant asservi son corps à l'empire de son ame, il régnait souverainement

sur lui-même comme les despotes de l'Orient règnent sur leurs esclaves, et se croyait le seul homme véritablement heureux qu'il y eût peut-être alors en France. Aussi s'en éloignait-il autant qu'il pouvait par la pensée ; il parcourait sans cesse l'Inde;il y vivait au milieu des Destours et des Brahmes. Touché des maux dont la cupidité des Européens accablait cette riche et malheureuse contrée, il s'efforca, mais en vain, de leur persuader, dans un ouvrage qu'il publia en 1798, sous le titre de l'*Inde en rapport avec l'Europe*, qu'il était de leur intérêt d'y avoir des comptoirs et non des places fortes, des négocians et non des soldats, un crédit établi sur la confiance, et non une autorité fondée sur la force et maintenue par l'injustice et la tyrannie.

On a vu que la guerre avait empêché M. Anquetil de se livrer dans l'Inde à l'étude de la langue samskrite comme il le désirait : il voulut mettre sa longue retraite à profit, pour apprendre cette langue et traduire les Vèdes ou livres sacrés des Brahmes, à l'aide d'un dictionnaire que lui avait communiqué le cardinal Antonelli, préfet de la congrégation de la Propagande et associé étranger de l'académie des Belles-Lettres, qui honore également la pourpre romaine par son savoir et par

ses vertus ; mais désespérant du succès à cause de l'insuffisance des moyens qu'il pouvait employer, il abandonna ce projet, et entreprit de traduire du persan, le recueil des *Oupnek'hat*, ou *Upanischada*, c'est-à-dire, *Secrets qu'il ne faut pas révéler.*

Quoiqu'il n'ait pas fait sa traduction sur les originaux samskrits, et que l'auteur de la Version persanne ait quelquefois mêlé des idées musulmannes aux idées indiennes, M. Anquetil n'en a pas moins rendu un véritable service aux lettres, en nous mettant en état d'apprécier la plupart des dogmes philosophiques et religieux des Brahmanes, et la doctrine contenue dans les Vèdes; car les derniers travaux des savans Anglais ne permettent plus de douter que les *Upanischada* ne soient des extraits de ces livres sacrés qu'on a d'autant plus vantés qu'on les connaissait moins. Il a écrit sa traduction en latin, afin de la rendre plus littérale et de conserver les formes des phrases persannes, et l'espèce d'obscurité mystique qu'elles répandent sur les idées métaphysiques et abstraites de l'original. On est forcé de convenir qu'il a trop bien réussi, et que malgré les équivalens qu'il donne souvent en parenthèses, et les notes instructives par lesquelles il cherche à

éclaircir la doctrine obscure, la mythologie bizarre, les allégories souvent ridicules ou puériles dont fourmille cet ouvrage, il faut une application forte et soutenue pour le comprendre et suivre la chaîne des idées. Cette difficulté a été très-heureusement vaincue par le savant littérateur, qui, en rendant compte du travail de M. Anquetil Duperron, a donné une analyse des Oupnek'at, aussi claire que le texte en est obscur. *

Si parmi ces nombreuses remarques, on en trouve quelques-unes qui paraissent étrangères à l'ouvrage même, ce n'est qu'à la suite de plus de 700 pages d'observations savantes et quelquefois profondes et philosophiques, et parmi quelques remarques secondaires, que le traducteur se permet ces excursions, dans lesquelles encore on ne peut s'empêcher de reconnaître l'effusion de l'ame d'un solitaire vivement affecté des travers et des faiblesses des hommes, et qui a besoin de se soulager par des communications dont la liberté louable en elle-même, s'écarte peut-être quelquefois un peu trop de l'indulgence que le sage doit toujours à ceux qui ne pensent ou n'agissent pas comme lui.

Il semble que M. Anquetil Duperron, ait eu

* Magasin encyclopédique.

quelque sorte voulu déposer dans cet ouvrage, son testament religieux et philosophique. Indépendamment d'un grand nombre de traits épars dans ses notes, il trace ainsi le tableau complet de sa vie morale et physique, dans l'épitre qu'il adresse aux Brahmes, pour les engager à traduire en persan les anciens livres de l'Inde.

« Du pain avec du fromage, dit-il, le tout valant quatre sous de France, ou le douzième » d'une roupie, et de l'eau de puits, voilà ma » nourriture journalière; je vis sans feu même » en hiver, je couche sans draps, sans lit de » plume, mon linge de corps n'est ni changé, » ni lessivé : je subsiste de mes travaux littéraires, » sans revenus, sans traitemens, sans place : je » n'ai ni femme, ni enfans, ni domestiques; privé » de biens, exempt aussi des liens de ce monde, » seul, absolument libre, mais très-ami de tous » les hommes et sur-tout des gens de probité, » dans cet état faisant une rude guerre à mes » sens, je triomphe des attraits du monde, ou je » les méprise; aspirant avec ardeur et des efforts » continuels vers l'Etre Suprême et parfait, peu » éloigné du but, j'attends avec impatience la dis- » solution de mon corps. »

Il n'y a rien d'exagéré dans le témoignage qu'il se rend ici; tous ceux qui ont eu quelques liaisons

avec lui le peindraient comme il se peint lui-même. Sa passion pour l'indépendance la plus entière l'avait fait s'accoutumer dès sa jeunesse au régime austère qu'il a observé toute sa vie, et lui avait inspiré l'amour le plus vrai pour la pauvreté qu'il regardait comme le plus ferme appui de la vertu. « *O pauvreté trop dédaignée*, s'écrie-t-il dans » une de ses remarques, *tu es le salut de l'ame* » *et du corps, le rempart des mœurs et de la* » *religion.* » Il avait l'ame trop haute et trop franche pour s'abaisser à feindre une vertu ou un sentiment, et il a d'ailleurs donné trop de preuves de la sincérité de son désintéressement pour qu'il soit possible d'en douter. La suppression du journal sur lequel on lui avait donné une pension à son retour de l'Inde, la lui avait fait perdre; on ne put le décider à faire aucune démarche pour obtenir un dédommagement. L'abbé Barthélemy fut encore sa providence, et le servit malgré lui, et tellement à son insçu, pour ne pas l'offenser, que M. Anquetil a toujours cru que le ministre le lui avait accordé par justice et de son propre mouvement.

Louis XVI ayant voulu, vers la fin de son règne, donner des encouragemens ou des récompenses à un certain nombre d'hommes de lettres,

M. Anquetil fut compris dans la distribution pour une somme de 3000 liv. La difficulté était de les lui faire accepter ; un de ses confrères se chargea de cette commission délicate : après avoir employé vainement tous les moyens de persuasion, il glissa furtivement la somme sur un coin de la cheminée et sortit avec précipitation ; mais il ne pût descendre assez vîte pour que le sac n'arrivât pas plutôt que lui au bas de l'escalier.

M. Anquetil refusa pareillement une pension de 6000 liv. dont le comité d'instruction publique l'avait jugé digne ; il renvoya le brevet, en protestant qu'il n'avait aucun besoin et qu'il ne voulait rien recevoir. Il était cependant alors, et il fut encore pendant plusieurs années dans une véritable détresse : on en jugeait sans peine au mauvais état de ses vêtemens, et à l'excessive négligence de tout son extérieur. Un de ses confrères qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs années, apercevant de loin un vieillard avec une figure vénérable, qui lui parut être un de ces pauvres intéressans qu'un reste de fierté naturelle empêche d'implorer la charité des passans, s'avance vers lui et ne le reconnaît qu'au moment où il allait lui présenter son

aumône : « Vous ne me surprenez point, et » vous ne m'humiliez pas, » dit M. Anquetil qui l'avait reconnu en même tems, et qui avait remarqué son mouvement ; « vous vouliez faire » une bonne œuvre, vous n'en serez pas privé, » et j'y participerai ; venez faire votre offrande » à l'humanité souffrante, dans la personne d'un » vieillard infirme qui est à quelques pas d'ici, » et qui paraît bien malheureux ; pour moi, » soyez sûr que je ne le suis point et que je ne » puis pas l'être. »

L'habitude de la pauvreté volontaire, l'avait familiarisé avec la pauvreté réelle : elle ne lui imposait aucune nouvelle privation ; il n'en était affligé que pour les indigens auxquels appartenait son superflu ; et son superflu, dans le tems où il jouissait de quelque aisance, était au moins les trois-quarts de son modique revenu. Quand il fut admis à l'Institut au moment de la nouvelle organisation, il ne tarda pas à se trouver beaucoup trop riche : « Indiquez-moi, » je vous prie, dit-il à un de ses amis, quelque » honnête famille qui ait besoin de secours ; je » n'en connais plus aucune : j'ai au moins chaque » mois cent francs qui me sont inutiles ; je les » destine à cet usage. »

La vieillesse et le long espace de tems qu'il avait passé loin des corps littéraires et de toute espèce de société, n'avaient apporté aucun changement dans sa manière d'être : il fut dans cette classe tel qu'il avait été à l'Académie des Belles Lettres : il s'y montra avec le même amour de la vérité, le même attachement à ses principes, la même ténacité dans ses opinions, le même zèle pour le progrès des connaissances. L'inflexibilité, j'oserais presque dire la rudesse de son caractère, n'empêchait pas que son ame ne fût capable des affections les plus douces; et ces affections acquéraient un nouveau prix de la franchise de son naturel et de l'énergie de ses sentimens. Il a mérité les regrets de l'amitié comme ceux de l'estime. La classe lui en donne aujourd'hui un témoignage honorable, en payant à sa mémoire une dette dont il avait volontairement lui-même rompu l'engagement réciproque.

Epuisé par de longues veilles, par la rigoureuse austérité de son régime; privé presque entièrement de la vue, il se proposait encore de nouveaux travaux, lorque la perte subite de ses forces vint l'avertir qu'il approchait du terme. Il lui restait cinq frères qui se réunirent autour

de lui dès qu'ils furent instruits de sa situation; il consentit à être transporté chez l'un d'entre eux pour y recevoir les soins qu'il eût été impossible de lui procurer dans un logement où il n'y avait pour tous meubles que des livres; et il mourut le 17 Janvier 1805, dans leurs bras et dans les mêmes sentimens qu'il avait professés pendant toute sa vie.

OCT 2 1 1932